



Charles de Foucauld à la rencontre de ses frères musulmans

15 Août 2025

Hubert Le Bouquin

Il m'est demandé de vous parler du dialogue inter-religieux. J'ai pensé qu'il pouvait être intéressant de s'inspirer de Charles de Foucauld. A vrai dire je ne sais pas si Charles peut nous inspirer directement des réflexions et des pistes d'action sur la question du dialogue entre chrétiens et musulmans, lui qui a été séduit à l'excès par l'Islam, comme si cette voie religieuse avait présenté une tentation qu'il a dû repousser. Comme si, lors d'une nuit aux portes du désert marocain, il avait entrevu le mirage de la nuit du destin dont il avait dû détourner les yeux qu'il a voulu par la suite fixer sur Jésus seul :

« J'atteins mon premier gîte du Sahara. On comprend dans le recueillement de nuits semblables, cette croyance des Arabes à une nuit mystérieuse, leïla el qedr, dans laquelle le ciel s'entrouvre, les anges descendent sur la terre, les eaux de la mer deviennent douces, et tout ce qu'il y a d'inanimé dans la nature s'incline pour adorer son créateur. » (Reconnaissance au Maroc, page 116)

Il ne me semble pas qu'il se soit posé la question si l'Islam pouvait constituer une voie de salut. On dira qu'à cette époque on était loin de Vatican II, mais le contemporain de Charles de F. Louis Massignon, lui, était bien avancé sur ce chemin. Ne se demandait-il pas si l'on pouvait béatifier le mystique musulman Al-Hallaj !

Avec Charles de F. on est loin encore de Paolo Dall'Oglio qui se dit « amoureux de l'Islam et croyant en Jésus-Christ ». Ou de Christian de Chergé qui faisait une *lectio divina* monastique avec le Coran. Pourtant je vois deux signes qui dans la vie de Charles ouvrent des pistes pour appréhender quelque chose du mystère du Christ qui habite des croyants musulmans comme de tout homme selon l'expression du concile Vatican II.

De la fraternité des Zaouïas à la fraternité de Béni Abbès

La première porte s'ouvre à la visite de l'ermitage de Béni Abbès. Ainsi définit-il son projet quand il s'y installe : « Etablir une zaouïa de prière et d'hospitalité ». Il utilise ce mot de Zaouïa comme s'il n'avait pu trouver dans sa propre tradition culturelle et chrétienne un mot, une idée, qui exprimerait son désir... et qu'il avait dû aller chercher dans la tradition islamo-maghrébine ce qui peut au mieux exprimer son projet de présence fraternelle à Béni Abbès.

« J'ai besoin de la vérité de l'autre » dira Pierre Claverie en bon dominicain quêteur de la vérité. J'ai besoin de l'autre, de ses mots, de ses représentations, pour éclairer mes propres désirs, pour me révéler mes manques. L'autre me manque pour aller vers moi-même et vers Dieu. J'ai perçu ce besoin par exemple personnellement quand je suis rentré dans une mosquée la première fois à Istanbul et qui s'est vérifié tant de fois en Algérie. Je trouve dans l'espace de la mosquée ce qui manque à nos églises catholiques : cet espace vide et immense qui dit si bien l'immensité de l'espace divin et l'impossible quête à le remplir. Nos églises sont encombrées de chaises et d'objets qui ne laissent pas l'œil en repos et ne font pas silence.

Ou encore, quand, au moment de la prière le corps des croyants musulmans exprime le geste ancestral de la métanie sans doute adopté des moines chrétiens qui peuplaient l'Arabie du temps du prophète et que l'on a perdu dans l'Eglise latine.

Il est encore significatif que lorsque Charles de Foucauld parle de son projet de Béni Abbès il utilise encore un mot arabe dans des lettres écrites en français : la Zaouïa de Béni Abbès sera une « Khaoua », une fraternité. Pourquoi le dit-il en arabe sinon peut-être parce que le mot en arabe désigne une réalité qu'il a reconnue dans sa forme particulière dans sa rencontre avec le monde musulman ?

Dans la Zaouïa de Béni Abbès entrons dans la chapelle où tout indique le mouvement de la vie de Charles toute tendue vers la quête de Jésus. La chapelle est orientée comme le sont traditionnellement les églises dans l'axe Ouest-Est. Allant de la ténèbre vers la lumière, de la nuit vers le jour. On emprunte ce chemin en remontant la nef, comme embarqués sur un bateau nous sommes conduits *au port de notre désir* (Ps.116, 30). Mais ce chemin croise

nécessairement un autre chemin, celui de l'humanité, de nos sœurs et frères. Il n'est de chemin qui mène à Dieu qui ne doit traverser celui des frères et sœurs en humanité...

C'est ainsi que dans la chapelle de Béni Abbès l'axe Est-Ouest croise l'axe Nord-Sud. Et cet axe est encore signifié par la grande peinture du Sacré Cœur qui étend ses bras marqués des signes de la rencontre passionnée dans l'histoire de Jésus pour instituer une fraternité universelle. Quand il accole l'adjectif « *universel* » à fraternité il dit alors quelque chose que le mot Khaouia arabo-musulman ne peut peut-être pas dire...

Et il n'est pas sans signification pour ce qui concerne Charles que ces bras indiquent l'axe Nord-Sud. Charles vient du Nord, de ce pays de France venu coloniser l'Afrique ; et il ira plus au sud encore jusqu'à Tamanrasset, au plus loin de ce qu'il pouvait aller dans la rencontre de ses frères en humanité. Pour l'heure il est à Béni Abbès, il plante sa demeure en cet oasis, y établit la présence sacramentelle de Jésus ; et cette universalité de la fraternité n'est pas abstraite ; elle est la rencontre des femmes et des hommes qui vivent là, luttent contre la pauvreté et la maladie et pour la dignité humaine :

« Je suis venu instituer la fraternité, rencontrer les gens, les mettre en confiance... »

Dans la chapelle en forme de croix, comme dans l'architecture habituelle des églises latines, si l'on va dans l'abside Sud on y voit cette autre toile peinte par Charles qui représente une Visitation illustrant un épisode qui a quelques résonances communes à la tradition coranique et à la tradition évangélique : Marie, apprenant par l'ange Gabriel qu'elle est enceinte, elle qui est vierge, apprend aussi que sa cousine Elisabeth, elle qui est stérile est enceinte et qu'elle en est à son sixième mois. Alors Marie s'en va en hâte à travers les montagnes de Judée chez Elisabeth et lui dit « Salam alaekum ! ». Elisabeth dit alors « *quand j'ai entendu ta salutation l'enfant à tressailli en mon ventre...* »

La visitation c'est une image qu'utilise Charles pour signifier sa venue à Béni Abbès. Comme Marie il a été visité par l'Esprit du Seigneur qui lui a donné lumière, paix et amour. Et il a voulu traverser les montagnes et le désert pour venir jusque-là partager ce qu'il avait lui-même reçu. Sur le tableau on voit derrière Marie et Elisabeth comme les colonnades du village de Béni Abbès.

Mais ce que Charles ne dit pas et qui sera dit avec force par Christian de Chergé, une centaine d'années plus tard, c'est qu'en arrivant à Béni Abbès, il trouve des croyants musulmans qui eux aussi ont été visités par Dieu, à qui il a parlé et qui sont habités par cette présence. Et ainsi cette image présente déjà à Béni Abbès, est devenue comme l'icône de la rencontre entre chrétiens et musulmans. Ils se rencontrent, peuvent se reconnaître frères et sœurs, visités par le Dieu unique. Et cette rencontre provoque un tressaillement d'allégresse, comme celui qui a saisi l'enfant que portait Elisabeth. Je puis personnellement témoigner de cette expérience de la rencontre profondément heureuse avec des personnes musulmanes ; comme ce vieux Mohamed qui chaque fois que j'allais le visiter levait les mains au ciel en rendant grâce à Dieu « Hamdouli'lah ! » et qui me disait à son retour du pèlerinage à la Mecque : « *j'aurais préféré aller à Lourdes parce que j'ai des rhumatismes mais je suis allé à la Mecque et c'était bien aussi !* ». Il montrait ainsi combien il savait que la bonté de Dieu ne connaît pas les frontières religieuses que nous pensons raisonnable de mettre.

Dans l'autre abside, celle du Nord, une autre toile de Charles de F. montre la Sainte Famille de Nazareth et derrière en fond de tableau nous voyons aussi ce qui peut signifier les maisons du village de Béni Abbès. La vie cachée discrète de la Sainte Famille à Béni Abbès c'est son projet. Il est resté trop peu de temps en cet oasis pour que ce projet déploie toute sa signification. Il faut du temps pour faire fraternité. Mais ce projet s'est bien réalisé avec les petites sœurs et les petits frères qui se sont succédé depuis les années 1950 et sans interruption à Béni Abbès. Ermeté, l'Italien maçon, Nourra la petite sœur soignante, Henri le jardinier, Chantale, Xavier etc. Ils sont venus d'ailleurs et sont devenus frères et sœurs, membres de la famille de Béni Abbès. Ermeté qui allait dans les familles voir les matchs de football et que les gens aimaient tant. Nourra qui entrait dans chaque maison connaissant tout le monde et dont on parle encore des années après son départ.

Ces relations sont-elles inter-religieuses ? Ce sont d'abord des relations entre des personnes pour qui leur identité religieuse musulmane d'une part et chrétienne d'autre part, est importante et signifiante et peut-être déterminante pour leur relation commune.

Du Verbe fait frère au Verbe du frère.

La deuxième porte que je veux ouvrir et par laquelle nous pouvons reconnaître dans la vie de Charles une source d'inspiration pour la rencontre islamo-chrétienne est celle de sa passion pour le verbe de l'autre, la langue touarègue. Y aurait-il un lien avec sa passion pour le Verbe fait chair ?

Charles F. à Tamanrasset fait la grande œuvre de sa vie, une œuvre monumentale avec le dictionnaire tamasheq-français de près de 3000 pages, en plus du recueil de milliers de vers de poésie touarègue. On a appelé cela « l'œuvre profane de Charles de F. » mais n'est-elle pas une œuvre profondément « spirituelle » et « théologique » ? Peut-être plus encore que tous les écrits qu'on dit « spirituels » ?

Il a passé les 10 ou 12 dernières années de sa vie à recueillir les mots, le vocabulaire, la grammaire, les expressions de la culture et la langue touarègue. Il s'est pris de passion pour la parole de l'autre, le verbe de ceux qu'il a voulu comme ses frères et sœurs. Son programme de vie était alors tout orienté vers ce travail. Il y passait 11 heures par jour avec des collaborateurs Touaregs. Motylinski l'aide aussi avant de mourir lui-même.

Aujourd'hui encore le dictionnaire est considéré comme l'œuvre indépassée de connaissance de la culture touareg et les meilleurs spécialistes ne comprennent pas comme il a pu, pratiquement seul, arriver à écrire cet ouvrage.

« Je suis plongé (noyé, je le crains) dans les verbes. De l'examen attentif des 600 ou 700 verbes conjugués (les plus usités, ou des formes intéressantes) que j'ai entre les mains, je tâche de tirer un classement des conjugaisons ; j'en ai plus de 80 différentes dans les seuls primitifs, sans compter quelques-uns qui sont nettement irréguliers. »

Ce travail est presque devenu sa raison de vivre. En tous les cas il y donne tout le temps qu'il peut, même parfois au détriment de ses temps de prière

« un point me peine : ... je voudrais réciter le bréviaire, avoir les heures d'oraison, de méditation, les petites lectures de la Ste Écriture, du moins en quelque mesure... et si j'essaie de le faire il ne me reste aucun temps pour m'entretenir avec les touareg, pour étudier leur langue, pour préparer le plus possible la voie aux ouvriers qui me suivront... ne pouvant allier les 2 choses, je laisse la 1ère et ne fais que la seconde qui me semble la plus voulue du bon Dieu... tout en croyant bien faire, cette vie avec peu de temps consacré exclusivement à la prière, ce délaissement d'exercices de piété bons et fortifiants, me peine, et je me demande souvent si l'impossibilité d'allier les 2 choses est réelle ou n'est qu'un résultat de ma tiédeur ». (Lettre à l'abbé Huvelin)

Il n'écrit plus alors de règle religieuse comme lors de la période de Béni Abbès, même s'il rédige à ce moment les statuts de ce qu'on appelle l'Union. Il rédige surtout un immense programme de recherche pour un scientifique qui aurait dû consacrer encore trente ans de sa vie à Tamanrasset Le compagnon qu'il aurait voulu auprès de lui n'était plus un frère moine pour mieux mener une vie régulière, mais un collaborateur spécialiste en linguistique pour continuer le travail et ramasser les 30.000 vers qui devaient être encore mis par écrit pour ne pas disparaître s'ajoutant aux 6.000 que lui-même avait recueillis. Il ne cherchait même plus à traduire l'évangile, mais à écouter ce que lui disaient les Touaregs.

Pourquoi ? Quel but poursuivait-il ? Quel sens donnait-il à ce travail qui lui semblait plus voulu par Dieu ? Au début sans doute pensait-il traduire l'évangile en tamasheq. Mais cela ne suffit pas à expliquer tant de travail. Il s'est pris d'amour pour la langue et la culture de ceux qui sont devenus ses frères. En quoi ce travail est-il une œuvre évangélique ? Une bonne nouvelle pour ces hommes et ses femmes avec lesquels il a lié sa vie définitivement ?

« Charles de Foucauld se construit, pendant de longues années, sur la croyance en Dieu. Puis il cherche en lui l'être du Christ, l'union du divin et de l'humain, dont il ne peut qu'ignorer ou taire la réalisation. Cette union l'oblige à s'oublier, à s'expatrier, à aller sans cesse vers l'Autre – l'inconnu, son frère – à en écrire et en clamer le désir radical. » (Maria Letizia GRAVETTEO in Une nouvelle pratique mystique ? À propos du dictionnaire Touareg-Français de Charles de Foucauld)

Au début il voulait apprendre le tamasheq pour « évangéliser » les Touaregs mais ensuite il « Il n'est plus question de traduire ce qu'il veut dire, mais d'écouter ce que les gens disent et de le consigner par écrit » ; « Il ne s'agit plus de traduire pour dire aux Touaregs ce qu'il veut leur dire mais d'écouter ce qu'ils ont à dire ». « Il s'agit de faire connaître une littérature, une tradition, des sentiments » (Antoine CHATELARD)

Il se prend d'affection pour les Touaregs auprès desquels il reçoit beaucoup de consolation et de douceur... La religion musulmane fait partie de la culture touarègue dans son expression particulière à ce peuple. Avec la culture touarègue c'est aussi cette dimension que ne peut manquer de rencontrer Charles.

Quand je suis arrivé en Algérie je ne m'intéressais pas beaucoup à la question religieuse, à la religion musulmane. Je venais rencontrer des Algériens. Mais rencontrer des Algériens, c'est rencontrer des femmes et des hommes profondément religieux, dont la culture, le langage, les gestes et les coutumes sont imprégnés de religion musulmane.

Mais n'est-ce pas le Verbe de Dieu que contemple Charles dans le verbe de ses frères et sœurs Touaregs ?

Les « *semences du Verbe présentes et agissantes dans les diverses traditions religieuses qui sont un reflet de l'unique Verbe de Dieu, qui illumine chaque homme* » (Ad Gentes 11)

Il m'a semblé qu'il nous donnait ainsi comme une clef de compréhension pour la dernière étape de la vie de Charles de Foucauld même si lui-même ne pouvait pas dire les choses ainsi.

Les semences du Verbe on les retrouverait donc dans la parole et la culture des Touaregs. En écoutant les paroles de ses frères et sœurs Touaregs c'est comme un écho de la parole de Dieu qu'il écoute qui se tient caché au cœur de toute langue et de toute culture.

Dans la pièce de théâtre, *Comme un voyageur dans la nuit*, on voit Charles de Foucauld en train d'écrire sur son petit carnet les mots, les expressions, les vers recueillis de la bouche des Touaregs. Il tourne et retourne ces mots dans sa bouche comme s'il en savourait le bon goût. Et quand il entend les vers des poèmes amoureux au cours des soirées galantes touareg où l'amoureux dit son désir, sa quête et, chevauchant son méhari, le chemin qui mène à son aimée, qu'il les transcrit sur son petit carnet, on dirait qu'il y trouve les mots pour dire son propre désir ou peut-être plutôt le désir de Dieu qui vient à la recherche de l'homme.

Charles, moissonneur saharien

Il y a deux manières de considérer la mission d'évangélisation qui peuvent être inspirées par les paroles de Jésus. La première est d'aller semer la parole dans le champ du monde « *Le semeur est sorti pour semer la semence...* ».

La seconde est tout au contraire de récolter, de moissonner « *La moisson est abondante* » dit Jésus. Que faut-il récolter ; quelle est la nature de cette récolte ?

D'un côté on comprend qu'il faut semer la parole. Et si l'on sème la parole, c'est bien de la parole qu'il faudra récolter. « *Cinquante pour un, cent pour un* » dit Jésus à propos de l'homme qui ayant semé du grain vient en faire la moisson »

La mission confiée à l'Eglise ne serait-elle pas alors aussi de récolter ce que Dieu a semé depuis les origines du monde où par sa parole il a fait venir à l'existence tout l'univers créé, les êtres inanimés comme les êtres vivants. Dieu se dit en chaque créature. Et il revient à l'homme de chercher les traces de la présence de la parole créatrice en chaque créature. Faire œuvre d'évangélisation serait alors de reconnaître comment la création est révélation de la présence amoureuse de Dieu au monde. Et c'est bien Jésus qui récapitule en lui tout l'univers créé. Jésus, le Christ mort et ressuscité, rassemble en son corps la totalité du cosmos. Et il nous revient à nous chrétien qui avons connaissance du mystère du Verbe disséminé dans le monde en toute réalité, d'en discerner cette présence, de la célébrer et de l'annoncer.

Ainsi Jésus, le Verbe éternel de Dieu est déjà présent dans la culture, la langue, les sentiments humains des Touaregs et jusque dans leurs expressions religieuses. L'évangélisation serait alors de reconnaître nous-même cette présence par la foi, grâce à l'Esprit qui nous est donné pour lire les signes de Dieu dans la chair du monde.

Tous les hommes toutes les femmes de toute culture, langues et nations et religions sont porteurs du mystère du Christ, Verbe de Dieu. Tous participent d'une manière que Dieu seul connaît au corps du Christ mort et ressuscité. Tous, du fait même qu'ils sont vivants et êtres de parole, ont accueillis en eux-mêmes d'une manière obscure et sans le savoir le mystère du Verbe de Dieu.

Je ne sais si dans les verbes touaregs Charles de Foucauld entendait effectivement la trace du Verbe qui vient prendre chair de la chair des hommes, mais cela me fait penser au livre des Proverbes qui met ces mots dans la bouche de la Sagesse : « *j'étais aux côtés de Dieu comme un maître d'œuvre. J'y trouvais mes délices jour après jour, jouant avec lui à tout moment, jouant dans l'univers, sur la terre et trouvant mes délices avec les fils des hommes* » (Proverbes 8, 30)